

sinon la nécessité, pour nous, de vous encourager dans votre œuvre. Les associations, comme les individus, ont certainement besoin de communiquer entre elles ; chacune doit en reconnaître le besoin impérieux dans les circonstances actuelles surtout. En effet, la rude concurrence que nous font les sociétés étrangères à ce pays, à notre langue, à notre religion ; bien plus, les principes d'organisation et d'administration de ces sociétés alléchantes, toutes de promesses et que, par une longue expérience acquise dans nos institutions, nous savons impuissantes à se maintenir, font que nous devons combattre *ensemble* ces modernes gâcheurs. Tout en combattant, nous nous fortifierons, l'expérience et les essais de chacune d'entre nous profitant aux autres désireuses de copier, non pas ce qui est plus et même trop avantageux aux sociétaires, mais ce qui est indispensable à l'existence de l'association...

" Je regrette cependant que, pour un motif que je ne connais pas, vous ne dénonciez pas assez fortement, par une critique sévère et en les nommant, les associations dont j'ai parlé plus haut. Ce serait rendre un véritable service à ceux de nos frères aveuglés par des promesses qu'on n'est pas en état de tenir ou séduits par l'éclat d'une administration bruyante, généreuse au point d'être extravagante. Parmi ces dernières, il ne faudrait pas aller bien loin pour en trouver qui paient, en salaires seulement, à nombre égal de sociétaires, une somme triple et même quadruple de celle que vous payez vous-même.

" Moi-même qui vous écris, je fais partie d'une association que l'on appelle mesquine parce qu'elle n'est pas extravagante, qui a payé tous ses malades mais *ceux-là* seulement, qui paye un salaire nominal et dont le dernier exercice financier n'a été que bien juste satisfaisant ; de même pour votre Union St-Joseph si je ne me trompe.

" Comment donc peut-on se maintenir ailleurs, en payant nécessairement plus pour malades si on est généreux et beaucoup plus pour l'administration si on est extravagant.....

" Pour nous qui considérons nos vieilles sociétés comme les plus solides parce qu'elles sont les plus économiques, je suis d'avis qu'il ne suffit pas qu'une institution soit bonne et bien appréciée de ceux qui la connaissent pour qu'elle fasse son chemin ; il faut prouver son excellence et, l'ayant fait, essayer tous les efforts pour la propager. L'on perdrait un temps précieux en attendant qu'elle se révèle par ses bien-

faits. C'est pour ce motif, je le répète, que je vois avec plaisir votre journal s'établir comme un lien moral entre nous et promouvoir nos intérêts.

" Si, comme on l'a dit, l'union fait la force, notre communion d'idées, de sentiments, d'aspirations devra être un agent puissant de succès et de victoire.

" Veuillez me croire votre "

Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le numéro du journal *l'Echo* que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. C'est une excellente pensée que vous avez mise en pratique à St-Hyacinthe, en fondant ce Recueil populaire destiné à relier entre elles les Sociétés de Secours mutuel ; car, en faisant appel à l'expérience des sociétaires, en les conviant à prendre part à la rédaction de ce recueil, vous les mettez en communication d'idées ; et tout ce qu'une Société aura imaginé, réalisé de bon sera porté à la connaissance des autres qui pourront en faire leur profit.

Pour mon compte, je serai heureux de contribuer à la propagation et à la prospérité du journal qui vous occupe ; de plus, je me ferai un devoir de vous communiquer tout ce qui, dans mon esprit, pourra avoir quelque utile pratique pour les sociétés de secours mutuel.

Peut-être, en attendant, vous serai-je agréable en faisant connaître dès aujourd'hui que, relativement à l'admission des femmes, je pense comme vous. Le cœur ni même les raisons financières ne sauraient admettre les craintes qui ont fait exclure jusqu'ici la portion la plus fragile, la plus délicate de la famille, je veux dire la femme, les enfants et les vieillards.

Entourer le mari de tous les soins que réclame son état de maladie, lui prodiguer les médicaments, les visites de ses co-associés et laisser sans soins, sans secours la femme et les enfants quand ils sont malades, n'est-ce pas quelque chose de contraire à l'humanité ? D'ailleurs, la femme n'est-elle pas la Providence de la famille ? N'est-ce pas sur sa tête que roulent toutes les affaires intérieures du ménage ?... Donc, prévenir le mal chez la femme, le combattre énergiquement s'il vient à se déclarer, c'est rendre un service signalé à la famille entière.

J'aurai peut-être à revenir sur la nécessité d'admettre non seulement la femme mais la famille entière aux bienfaits de l'Association. Et, si nous parvenons à faire adopter cette idée par un certain nombre de Sociétés de Secours mutuel, il faudra vous féliciter d'avoir fondé le